

Adam M. SCHOR, *Theodoret's People. Social Networks and Religious Conflict in Late Roman Syria*. Berkeley-Londres, University of California Press, 2011. 1 vol. 16 x 23,5 cm, xv-342 p., 20 fig. (TRANSFORMATION OF THE CLASSICAL HERITAGE, 48). Prix : 34.95 £. ISBN 978-0-520-26862-3.

Les controverses christologiques mobilisent traditionnellement d'un côté des spécialistes de théologie et de l'autre ceux d'histoire sociale et culturelle. L'ambition de ce livre, à propos de Théodoret (évêque de Cyr, près d'Antioche, de 423 à sa mort vers 466, hormis une brève interruption entre 449 et 451) et de ses « réseaux », est d'établir un pont entre ces deux approches et, mieux encore, de les intégrer méthodologiquement. Le cœur de la recherche est la mise en évidence et l'analyse de la notion de « réseau ». C'est autour de celle-ci que se structurent les deux parties de l'ouvrage : « Théodoret et son réseau clérical antiochien » ; « Théodoret et les réseaux de patronage "tardoromains" ». On ne saurait trop conseiller au lecteur de commencer, certes par l'introduction, mais aussi par le huitième et dernier chapitre : « Patronage, humain et divin. Les dynamiques sociales et la christologie de Théodoret », avant de lire les sept autres et de relire le dernier. Cela permet sans doute de mieux comprendre les clefs d'un livre dont la lecture, parfois difficile et répétitive, se révèle à l'usage fort enrichissante. Telle est du moins la démarche qu'on s'autorisera à faire dans ce bref compte rendu. Rappelons tout d'abord que pour le dyophysite Théodoret le Christ a, de façon distincte, pleine humanité et pleine divinité, unies dans sa personne : pour lui et les « Antiochiens » qui l'entourent, c'est comme homme que le Christ a souffert, alors que pour Cyrille et les Alexandrins, c'est bien la divinité qui a souffert (p. 4). Différente est en effet la position de Cyrille d'Alexandrie (décédé en 444). Cyrille percevait l'union sous forme d'une prééminence de la nature divine sur la nature humaine : au moment de l'union, il n'y aurait plus qu'une seule nature (en ce sens Cyrille a pu apparaître comme le « père de la christologie monophysite »). Quant aux partisans d'Eutychès, allant plus loin, ils pensaient qu'après l'union, l'humanité du Christ est dissoute dans la divinité. À l'inverse, les Nestoriens, d'un dyophysisme extrême, étaient considérés par leurs adversaires comme affirmant l'existence de deux Christs (l'homme et le Dieu), – accusation toutefois rejetée par Nestorius lui-même (Théodoret résista longtemps avant de condamner Nestorius en 435). Dans son introduction, Adam M. Schor rappelle les termes du débat christologique tout en montrant la diversité de la Syrie tardo-antique aux plans social, linguistique et religieux. Dans l'ultime chapitre, il reprend la définition du Christ selon Théodoret : celui-ci est un médiateur entre Dieu et l'humanité ; or pour remplir une telle fonction, il faut absolument qu'il ait bien eu deux natures, humaine et divine (p. 181). Il faut rapprocher cette définition de celle de l'évêque. Le Christ et l'évêque sont précisément des médiateurs au même titre que les anges, les prophètes, les apôtres, les martyrs, les ascètes défunts et les saints encore en vie (p. 184-185) ; Théodoret s'appuie sur cette notion. La figure de l'évêque est celle d'un patron, dont la référence est fournie par Paul, l'apôtre parfait, juif parmi les Juifs, gentil parmi les Gentils et le modèle est procuré par Jésus lui-même, sauveur et protecteur, acteur fondamental de la médiation humanité-divinité. L'auteur estime qu'il y a une cohérence entre la définition du Christ par Théodoret comme médiateur et son propre rôle comme patron. On pourrait donc définir sa christologie comme une « construction métaphorique ». Une fois cette

tentative de démonstration connue, il est loisible de reprendre le cours du livre afin d'en dégager les grands traits. Le premier chapitre repère les éléments du réseau clérical régional de Théodoret. À la base est le langage de l'« affection cléricale », ancrée dans le vocabulaire classique de l'amitié et les divers signaux d'affinité doctrinale. La place des langues est complexe : d'un côté, les différences linguistiques peuvent être des barrières ; mais de l'autre, le travail de traduction joue un rôle critique dans la construction d'alliances doctrinales (utilisation de périphrases, recherche d'équivalents précis, voire création de néologisme). Les relations prennent aussi un tour personnel, que ce soit à l'occasion des synodes, conciles, visites dont le rituel est bien étudié, ou par l'échange de correspondances, de contenus et de styles divers selon les destinataires, beaucoup de lettres de Théodoret appelant d'ailleurs une exégèse orale de la part du porteur. Le deuxième chapitre cartographie le réseau par catégories de personnes (évêques, clercs inférieurs, moines, laïcs) et fait apparaître plusieurs cercles. Le troisième chapitre définit les racines du réseau et en fait voir les figures de référence. Il montre Théodoret à l'œuvre, structurant son réseau, gagnant et organisant de nouveaux partisans et construisant un modèle pour l'autorité épiscopale. Le quatrième chapitre, davantage événementiel, met en évidence les transformations du réseau à la suite du premier concile d'Éphèse en 431, qui entraîne des cassures dans le groupe des « Antiochiens » ; mais Théodoret, grâce à son travail de médiation, réussit à reconstruire l'unité de son groupe. Le chapitre suivant décrit la fragilité de cette reconstruction, qui se désagrège à partir de 447 sous les attaques venues notamment d'Alexandrie et de Constantinople et sous les accusations de nestorianisme, de népotisme et de tyrannie. Au second Concile d'Éphèse (449), Eutychès est réhabilité. Théodoret est destitué de son siège épiscopal. La seconde partie du livre s'ouvre par le chapitre 6, consacré à l'évêque du V<sup>e</sup> siècle en tant que médiateur. Revenant sur la notion de « patronage », l'auteur entend montrer comment, dans cette Syrie tardive, qu'on pourrait définir comme étant, à bien des égards, un « patchwork » (p. 135), l'évêque-patron a pu jouer un rôle unificateur. L'évêque apparaît là lié à de multiples et divers interlocuteurs : aux notables locaux et à la vie des cités, y compris sur un plan matériel, mais aussi à l'élite des fonctionnaires, voire à l'armée. Vis-à-vis des autres religions, Théodoret alterne l'activité polémique (mais en évitant les confrontations violentes) et les tentatives de conversion de notables. Si l'évêque n'est pas à proprement parler en position dominante, il jouit d'une forte influence sociale. Le chapitre 7 prolonge ces réflexions en offrant une typologie des outils et des méthodes de Théodoret. L'étude de sa correspondance montre comment il a su construire une sorte de « communauté de sympathie » autour de lui, reposant sur le partage de valeurs communes, la culture religieuse, l'orgueil local, l'identité romaine, la communauté culturelle, y compris la culture classique ; ainsi a-t-il pu se placer dans la position d'un médiateur inspirant confiance. Au final, comme le rapporte l'épilogue, le concile de Chalcédoine proclame que, dans le Christ, en une seule hypostase, coexistent les natures humaine et divine, sans mélange, division ni séparation, soit une « sorte de formule dyophysite », acceptable pour Théodoret. Théodoret retrouve son siège épiscopal mais doit accepter d'approuver la condamnation de Nestorius. Et, si le concile a condamné les positions extrêmes d'Eutychès, il a aussi intégré des écrits de Cyrille. Le résultat n'est donc pas sans ambiguïtés pour les « Antiochiens ». Théodoret et les « Antiochiens » peuvent apparaître en vainqueurs mais pourtant le

réseau se révèle fragilisé et divisé et n'aura vécu qu'un temps. D'un livre aussi riche, on pourrait faire plusieurs usages. L'un d'entre eux, le plus raisonnable peut-être, le moins risqué sans doute, serait de le verser au dossier de l'étude de la figure de l'évêque tardo-antique, dans la mesure où bien des passages peuvent servir à définir la place de celui-ci dans la cité, son rôle dans l'Église, les divers aspects de sa fonction de patron. L'autre, plus audacieux, serait de l'interroger sur ce qui constitue le cœur de sa démonstration et qui vaut d'abord pour Théodoret : dans quelle mesure y a-t-il cohérence entre sa christologie et son action ? Et, s'il y a une « resonance » (en anglais) entre ses conceptions et cette action, ne devrait-on pas trouver phénomène analogue ailleurs ? À bon droit, Adam M. Schor s'est posé la question à propos du grand adversaire de Théodoret, Cyrille, et dans trois pages (p. 194-196), trop brèves mais suggestives, il a tenté d'apporter une réponse : selon lui, il y a bien un parallèle entre la théologie de l'Alexandrin pour lequel, dans le Christ, c'est bien la part divine qui est seule « directrice », et son action comme primat, qui montre un « fort déploiement » (« stark display ») d'autorité ; encore que comme à regret, l'auteur écrit, avec prudence, « again, this sort of analysis is speculative ». C'est à cette formule finale que l'on peut choisir de s'en tenir, du moins à titre provisoire, car ce débat-là est sans doute loin d'être clos.

Alain CHAUVOT

Ory AMITAY, *From Alexander to Jesus*. Berkeley-Londres, University of California Press, 2010. 1 vol. 15,5 x 23,5 cm, XII-246 p. (THE JOAN PALEVSKY IMPRINT IN CLASSICAL LITERATURE. HELLENISTIC CULTURE AND SOCIETY, 52). Prix : 34.95 £. ISBN 978-0-520-26636-0.

Héraclès, Alexandre, Jésus. Cherchez le lien entre les trois. Des savants, il est vrai, ont depuis longtemps reconnu ce que le christianisme devait à plusieurs histoires sur la vie d'Alexandre qui se proclamait fils d'un dieu, Zeus. Mais, selon O. Amitay, jusqu'à présent, aucune étude suffisamment large et sérieuse n'a été faite pour relier la vie et la carrière mythiques d'Alexandre aux histoires sur Jésus et à la plus ancienne théologie des églises chrétiennes naissantes. Il a donc entrepris la recherche. Pour ce faire, il utilise un grand nombre de sources grecques, latines et hébraïques pour dresser le portrait d'Alexandre en tant que figure mythologique depuis sa relation à son ancêtre et rival, Héraclès, jusqu'à l'idée de sa divinité comme le fils d'un dieu. Comme O. Amitay le dit très bien, « l'influence d'Alexandre sur le monde du mythe et de la religion ne dépendait pas seulement de ce qu'il avait fait, mais aussi de ce que d'autres personnes pensaient, racontaient et écrivaient à son sujet. » Alexandre *mythicus* est aussi important qu'Alexandre *historicus*. Il l'est d'autant plus quand, comme l'auteur, on veut « suggérer au lecteur un lien possible reliant la vie, la carrière et la réputation posthume d'Alexandre le Grand à celles de Jésus-Christ ». L'analyse des sources lui permet de mettre en lumière les liens d'Alexandre avec Héraclès et deux idées importantes en faveur d'un rapprochement entre Alexandre et Jésus : celle de la filiation divine et celle de la réconciliation entre les peuples. Il démontre avec force que l'attente juive d'un Messie peut être combinée avec le mythe d'Alexandre pour préparer l'arrière-plan théologique de l'arrivée du Christ. Certains prenaient Héraclès comme modèle pour la « mythographie » chrétienne. O. Amitay